

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 11

Artikel: Hoche-Queue : [suite]
Autor: Geoffroy, Auguste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sein avâi fulta dè lão férè férè la tiupesse, et po avâi la pé et po férè plisi à clliâo z'hommo d'autoritâ, ne no sein met d'accou avoué leu. Vaité don cein qu'ein est: on part dè clliâo dâo conset d'administrachon, bon grâ, mau grâ, baillont lão condzi et no vont montrâ lè talons, et coumeint y'ein faillâi tot parâi nommâ quattro novés, cein ein fâ treizè por quoi on va vôtâ, treizè compagnons qu'on a choisis no-mémo; ora se vo volliâi férè coumeint vo dio, et vôtâ po lè citoyeins que l'ont lão nom su on bocon dè papâi qu'on va vo bailli, eh bin on ne démandâ pas qu'on rebedoulâi lè z'autro et on sè conteintérâ dinsè.

Après cé discou, y'ein a qu'on criâ bravô; mâ y'ein a dâi z'autro, qu'êtiont venus espret po tot remessi, que n'êtiont pas conteints et que sé sont met à férè dâo boucan. Lè faut ti avau! se desont, y'a prâo grandteims que no z'eimbétont. Yon dè pè Aubouna, que ne pétoë pas, lão z'a de lão z'afférè ào tot fin, non de chien! et lè z'a einvoyi à l'herba.

Lão z'a de que n'êtiont què dâi rupians, qu'agaffâvont l'ardzeint coumeint on perte, et que nion cein on ne sarâi fotu dè trovâ on tsemin dè fai que médzâi atant, et que l'étai la fulta à monsu Marti, lo diretteu dè la compagni. Ne dio pas que n'est pas on bravo homo, se l'a de, ne lo cognaisso pas et n'e jamé partadzi demi-pot avoué li; mâ l'est on fotu diretteu que no z'a dza tondu à râ la pé et que no z'écortsérâi s'on ne sè rebiffâvè pas.

Cé monsu Marti a volliu repondre et derè qu'on n'avâi rein à lâi reprodzi; mâ s'ein est trovâ ion dè pè Dzenèva que lâi a clliou lo mor ein lâi deseint que n'avâi pas dè quiet bragâ et que farâi mi dè sè câisi. Adon lo boucan a recoumeinci. Subliâvont, sicliâvont, boeilâvont, tapâvont dâi mans et dâi pi, qu'on a cru on momeint que l'allâvont sè châotâ dessus. Y'on dè pè Vevâi, qu'êtai furieux dè sein qu'on s'étai arreindzi et qu'on ne lè z'avâi pas ti einvoyi promenâ, desai qu'on s'étai fotu dâi z'aqchenéro dè lè z'avâi fé veni po rein et d'avâi fé la pé à catson. Volliâvè dâi z'esplicachons; mâ l'a z'u lo subliet copâ pè lo détertin que fasont perquie. Enfin l'ont fini pè nommâ lè treizè que faillâi, et la tenablia a botsi.

— Eh bin mè seimblîè, Sami, que cé dè Vevâi avâi réson et que du qu'on fasâi cllia granta tenâbla, faillâi laissi allâ lè z'afférès tant qu'âo bet, na pas s'arreindzi dinsè eintrâ dou ào trâi. Ora, après avâi tant criâ, porquiè clliâo que menâvont lo grabudzo ont te laissi ti lè z'autro dein lo conset d'administrachon?

— Eh que vâo-tou, mon pourro Abran, lè gros lão ne sè medzont pas! mâ n'ont pas fini et sè porriont bin onco traitâ dè géomètres devant que sâi grandeimp.

HOCHÉ-QUEUE

par Auguste GEOFFROY.

III

La femme n'a pas besoin d'éducateur dans les choses de l'amour; sa prescience y est invariable et absolue. Toute sauvage qu'elle était, le *Hoche-Queue* devina chacune des intentions du garde avec leurs nuances délicates, elle tressaillit de la joie immense d'avoir désormais un protecteur dans la vie, et elle courut à la vieille de la Maison Forestière comme à sa mère... retrouvée.

Les allées, les coupes, les fourrés et le bord des étangs ne furent plus à partir de ce jour des solitudes, ni pour le brigadier, ni pour le *Hoche-Queue*. Ils y habitaient l'un et l'autre et cela suffisait, quoiqu'ils pussent être des semaines sans se rencontrer. Le bois, de l'aube à la nuit tombante, c'était pour Bernard la possibilité d'entrevoir son *Hoche-Queue*, c'était pour le *Hoche-Queue* l'espoir de dire, dans un éclair des yeux et un pli des lèvres, en passant, ce qu'elle murmurait sans paroles pendant ses heures de cueillette solitaire: « Je vous aime, monsieur Bernard, je vous aime, je vous aime ! Et puis voilà, moquez-vous de moi, si vous voulez ! » Il ne songeait pas à se moquer, le héros de Loigny, car lui qui n'avait point lâché la hampe du drapeau alors que dix baïonnettes lui entraient dans le corps, tremblait au bruit lointain et connu de la course du *Hoche-Queue* sur les feuilles mortes. Il se cachait alors, se contentant de la voir passer près de lui, et sachant bien où il fallait aller l'attendre selon les saisons, ici en juin pour les fraises, là en octobre pour les mûres. Le *Hoche-Queue* de son côté s'attardait, le plus qu'il lui était décentment possible, dans ses visites à la mère Bernard, l'aidant en ceci, lui recoustant cela, habile et complaisante surtout dans les besognes qui touchaient au fils, heureuse de faire une soupe qu'il mangeraient en demandant qui l'avait faite, et heureuse encore d'aller le guetter, accroupie sous les ronces du fossé, les nuits où il revenait tard de chez l'Inspecteur. Elle se sauait dès que le pas du garde s'était éloigné, grelottante mais tranquille, après s'être assurée, la jalouse, que les belles demoiselles de la ville ne l'avaient point retenu. Sans se chercher jamais dans leurs cachettes, par une sorte de pudeur, ils se devinaient cependant; leurs âmes se pressentaient, et, indulgents pour leur faiblesse mutuelle, ils faisaient souvent de longs détours l'un ou l'autre pour se trouver à cet invisible rendez-vous. « S'il ne m'a pas vue derrière ce chêne, si elle ne m'a pas regardé passer couchée sous ces églantiers, disaient-ils réciproquement, du moins reconnaîtra-t-il mes petits pieds imprimés fortement dans la boue du sentier, verrait-elle que je suis venu à ces baliveaux maintenant ceinturés de rouge, et que nous pensons l'un à l'autre. »

Les choses allaient ainsi depuis dix mois, quand je revins à Monthiers en août 1880. Moi aussi je m'intéressais au *Hoche-Queue*; j'avais flairé un mystère dans la naissance de cette fille des bois si mignonne, si polie, si distinguée, si frêle et si fière dans ses haillons, mystère expliqué par le séjour définitif de sa mère chez le marquis de X., mon voisin de campagne. J'aimais à la rencontrer sur les chemins des loups, quand je galopais au crépuscule dans l'immense silence de la forêt.

Habituellement, je mettais pied à terre et nous causions de mille riens, moi heureux d'admirer sa rare beauté de jeune faunesse, elle fière d'être traitée en amie par le châtelain (petit châtelain!) de la Renardiére, pendant qu'autour de nous les blancs bouleaux s'estompaient d'ombre peu à peu, les grands ducs lamentaient leurs hou! hou! hou! et les chevreuils bramaient à la poursuite des chevrettes. J'écoutais le récit de ses misères jusqu'au moment où, toujours aux aguets, elle filait sans bruit, croyant entendre le pas du terrible Hervé dont la chasse commençait. Je ne m'inquiétais pas, m'étant mis (politique de propriétaire), en rapports tranquilles avec lui; je lui laissais voler modérément mon gibier, il pouvait me laisser trouver sa fille gracieuse.

Au bout de quelques semaines, je m'étonnai de ne la plus jamais rencontrer dans ses parages habituels, et j'hésitai à demander expressément de ses nouvelles, par discréption villageoise et crainte d'apprendre un malheur, quand je la trouvai à la Maison Forestière, un jour que la pluie m'avait forcé d'y chercher un abri. Elle chauffait le four en compagnie de la mère Bernard et se mit incontinent à rouler des pommes dans de la pâte, pour le visiteur. Je reconnaissais à peine mon *Hoche-Queue* de l'année précédente dans la belle fille élancée, propre, ménagère, qui me souriait tout en pétissant. L'amour est créateur, médecin, costumier, quand c'est nécessaire, et je le devinai caché sous le corsage du *Hoche-Queue* aux tendres précautions qu'elle avait pour la vieille femme. Mon rêve de Parisien flirtant dans la futaie avec une jeune sauvage, marquise égarée par le destin sous une hutte de braconnier, reçut, à vrai dire, un choc mortel; mais, au fond, j'en fus heureux. J'aimais le *Hoche-Queue* autrement que pour en faire ma maîtresse à l'aide d'une bague et de quelques foulards; je lui voulais du bonheur à cette si jolie et si étrange fille, et comme aussi j'aimais et j'estimais Bernard, je me réjouis du mariage qui se faisait dans mon imagination. Pour me rendre compte de la réalité de ma puissance divinatoire, je fis compliment au *Hoche-Queue* de ses talents de femme d'intérieur et j'ajoutai traitrusement: « C'est une bru comme toi qu'il faudrait à madame Bernard. » Le *Hoche-Queue* pâlit et s'appuya contre la lourde table où s'entassaient les corbeilles à pain en me regardant d'un œil suppliant.

Je jugeai inutile de répéter ma réflexion à la mère Bernard qui ne l'avait pas entendue, fort préoccupée qu'elle était de constater le degré de cuisson des *michottes* qui m'étaient destinées.

(A suivre.)

A l'Elysée

en attendant un ministère.

M. CARNOT, M. RIVET

M. CARNOT. — Asseyez-vous, cher ami. Ça va bien ?

M. RIVET. — Très bien.

M. CARNOT. — En votre qualité de député, car... si ma mémoire est fidèle, vous êtes député, n'est-ce pas ?

M. RIVET. — Entièrement.

M. CARNOT. — Bon... Vous devez vous connaître en politique. Je vous demanderai donc, mon cher député, ce que